

Néron ou l'Antéchrist

—Sur *BRITANNICUS* de Racine—

Hiroko MASHIMO

I. Le Génie de Néron

À l'auteur d'Andromaque, reconnu comme un bon poète voué aux sujets grecs, Rome va servir de champ de manœuvre pour lancer un défi à Corneille, qui n'a voulu partager le gain de ce terrain avec personne. Si Racine devait peindre Rome, il la peindrait dans un tableau non point pompeux et sublime, comme l'avait fait Corneille dans *Cinna*, mais au contraire sous les traits de la corruption et de la décadence. Ce n'est pas la Rome républicaine de Tite-Live, mais celle de Tacite et de Suétone, au début de l'époque particulièrement dissolue qui est illustrée par les « douze Césars ». Et c'est aussi la Rome de saint Augustin, qui a donné l'analyse profonde de sa corruption des mœurs dans *La Cité de Dieu*¹. Si l'évêque d'Hippone met en relief toutes les fautes et tous les crimes qui ont souillé Rome, c'est pour les expliquer par l'idolâtrie du paganisme :

Pour empêcher donc qu'elle [la République Romaine] ne pérît, les Dieux qui veillaient à sa conservation devaient donner au peuple qui les adorait des préceptes pour régler ses mœurs et sa vie, en récompense de tant de temples qu'il leur avait construits, et de tant de sacrifices, de fêtes, de jeux, de cérémonies qu'il leur consacrait. Mais en tout cela les démons ne regardaient que leur intérêt, sans se soucier comment ce peuple vivait, et au contraire le portant à mal vivre, pourvu que la crainte l'obligeât à leur rendre tous ces honneurs².

Toutefois, dans *Britannicus*, ces dieux-démons (*daemones*) des Romains sont totalement éclipsés par le prestige contradictoire de la tyrannie de Néron et ses singuliers rapports avec sa mère Agrippine. « Pour moi, je croyais que le nom seul de Néron faisait entendre quelque chose de plus que cruel », dit

Racine dans sa première préface. Saint Augustin lui-même ne voyait dans la physionomie de l'empereur que cruauté tout juste propre à prolonger de monstrueuses pratiques :

Mais pour celui qui méprisant la gloire désire ardemment la domination, il est plus cruel et plus brutal que les bêtes. Il y en a eu quelques-uns comme cela parmi les Romains, (...) Mais de tous ceux dont l'Histoire fait mention, l'Empereur Néron est le premier qui ait porté ce vice plus loin. Car il était si débauché qu'on n'eût pas cru devoir appréhender rien de lui qui demandât quelque résolution, et si cruel qu'on ne se fût jamais imaginé qu'il y eût rien de mou en lui, si l'on ne l'eût su³.

Les dieux romains semblent étrangers à l'action de *Britannicus* qui est centré sur la naissance de ce monstre appelé Néron. L'histoire d'un monstre naissant, c'est l'expérience de base du tempérament de Néron et la préparation du plein exercice de sa cruauté. Mais si les dieux se contentent de rester dans l'ombre de ce héros éminemment vicieux, ils n'en président pas moins à la scène racinienne en exigeant des sacrifices, des fêtes et des jeux. L'image de la divinité dans les rites et les jeux se reconnaît au comportement de ses adorateurs. Nous allons tenter de montrer que dans ces jeux solennels, le fond du mythe révèle une sorte de connivence profonde des personnages avec la divinité.

Nous avons déjà entendu le cri désespéré lancé par Oreste à l'injustice des dieux, cri enchâssé dans un cantique de blasphèmes : « Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance / Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence. / De quelque part sur moi que je tourne les yeux, / Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux⁴ ». C'est presque dans les mêmes termes que Jocaste accuse ses dieux d'avoir poussé son fils à commettre des crimes⁵. Or Néron invoque la divinité non point pour la calomnier et la contester, mais pour qu'elle se reconnaisse dans les buts qu'il poursuit. Ces dieux invoqués ne prescrivent aucune législation morale, ni ne se soucient des mœurs de leurs adorateurs, au contraire, ils justifient Néron qui commet des crimes, « découvre son génie », et révèlent ainsi leur affinité avec les humeurs de l'homme monstrueusement vicieux.

Hé bien, Burrhus, Néron découvre son génie.
 Cette férocité que tu croyais fléchir
 De tes faibles liens est prête à s'affranchir. (v.800-802)

En parlant du « génie » de Néron, Burrhus prend le terme dans son sens général d'inclination naturelle, et à ses yeux, Néron est d'ores et déjà un homme féroce. C'est ce qu'avait deviné Agrippine chez son fils dès l'acte I^{er} :

Il se déguise en vain. Je lis sur son visage
 Des fiers Domitius l'humeur triste, et sauvage. (v.35-36)

Le conseiller vertueux craint qu'une fois découverte, la pente glissante du vice n'ait qu'à être suivie par l'Empereur. Par ailleurs, dans l'acte II, Néron, en répondant à la question de Narcisse qui le sollicite à s'affranchir du patronage de sa mère, utilise ce mot dans son sens mythologique pour désigner le démon tutélaire qui préside à sa destinée :

Mon Génie étonné tremble devant le sien. (v.506)

Narcisse sait que pour affranchir le fils, le meilleur moyen serait de le mettre en demeure de se découvrir une fois pour toutes. Ainsi, la tentation du vice interviendra non seulement sous forme de poussées instinctives obscures, mais aussi par l'action de l'esprit démoniaque sur l'esprit d'un homme. Par le mot *génie*, une sourde complicité s'établit entre les dieux romains et Néron.

II. Le rite du *lectisterne*

Les dieux sont prêts à être impliqués dans une série de crimes qui deviennent de plus en plus horribles. Britannicus les énumère et les impute à Rome:

Rome met-elle au nombre de vos droits
 Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
 Les emprisonnements, le rapt, et le divorce? (v.1047-1049)

Et Néron de répondre :

Rome ne porte point ses regards curieux
 Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
 Imitiez son respect. (v.1049-1051)

En effet, Néron et Narcisse soulignent la collaboration des dieux dans toutes ses ruses :

Grâce aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
 Vous assure aujourd'hui du reste des Romains. (v.373-374)

Néron se réclame des dieux pour justifier son complot. Il prétend que ce sont les dieux qui répudient Octavie et choisissent Junie pour reine:

Le ciel même en secret semble la condamner :
 Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner.
 Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche : (v.-469-471)

Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
 C'est à vous de passer du côté de l'Empire.
 En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
 Si votre cœur devait en être séparé; (v.587-590)

Les dieux sont-ils bien du côté de Néron, quitte à être accusés de complicité d'empoisonnement? Narcisse nous fait part de son terrible dessein :

Il saura que ma main lui devait présenter
 Un poison, que votre ordre avait fait apprêter.
 Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire ! (v.1405-1407)

Dans la scène 4 de l'acte IV, on voit le fils d'Agrippine, jaloux de son frère par adoption, Britannicus, l'empoisonner au cours d'un repas. La scène est racontée en détail par Suétone, jusqu'à sa visite chez Locuste et les essais qu'ils firent sur un chevreau d'abord, sur un porcelet ensuite⁶. Racine suggère

un lien intéressant entre Néron et cette fameuse empoisonneuse en faisant dire à Narcisse :

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste.
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux. (v.1392-1394)

Et ce qui retient particulièrement notre attention, c'est que l'empoisonnement de Britannicus se serait accompli dans le rite du *lectisterne*. Néron dresse un piège à Britannicus avec qui il fait semblant de se réconcilier lors d'un festin solennel :

César prend le premier une coupe à la main.
Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il, *Dieux, que j'appelle à cette effusion,*
Venez favoriser notre réunion.
Par les mêmes serments Britannicus se lie,
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie,
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point si puissants efforts, [...]
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie. (v.1630-1640)

Comme le relatait Tacite dans les *Annales*⁷, devant Britannicus agonisant, Néron feint l'ignorance et répond au hasard :

Cependant sur son lit il demeure penché,
D'aucun étonnement il ne paraît touché.
Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence
A souvent sans péril attaqué son enfance. (v.1645-1648)

Nous connaissons par Tite-Live le rituel du *lectisterne*, festin sacré que les Romains offraient dans certaines occasions – dans les calamités publiques, les cérémonies funéraire, etc. – à leurs principaux dieux⁸. Le mot *lectisterne* est composé de *lectus* qui signifie lit et *sternere*, se coucher, comme c'était l'usage

pour les repas. Dans ce repas offert aux dieux, les Romains ont l'habitude de placer leurs statues sur des lits magnifiques (*pulvinaria*) autour d'une table dressée dans l'enceinte des temples. Nous voudrions nous attacher ici au caractère spécifique du rituel dans le contexte religieux que nous indique S.Estienne :

[...] le rite en lui-même consiste à dresser un lit et à le décorer somptueusement, afin d'inviter la divinité à venir partager un banquet **sur le mode humain**, et c'est ce qui le distingue du simple sacrifice, qui est une autre façon d'offrir un banquet à la divinité, mais en respectant la place et la nature supérieure du dieu, ou de l'*epulum Iovis*, «le repas de Jupiter», banquet annuel célébré par les sénateurs à l'intérieur même du temple du Capitole, c'est-à-dire chez le dieu lui-même. Toute autre est l'hospitalité mise en jeu par le lectisterne : [...] le lectisterne s'intègre dans une série de rites, comme les supplications ou les jeux, auxquels il est d'ailleurs souvent associé, qui bousculent l'ordre habituel des rapports hommes-dieux : les temples sont ouverts, les images divines sont plus accessibles, mais les relations hiérarchiques restent respectées⁹.

De cette cérémonie qui offre l'hospitalité aux habitants du ciel, nous devons retenir, comme nous signale S.Estienne, l'aspect convivial et la relation à la fois verticale et horizontale entre hommes et dieux. Le banquet, qui consiste à traiter les dieux en hommes, recouvre le rite expiatoire qui revient à réaffirmer la supériorité des dieux. En effet, en présidant à ce banquet sacrificiel, Néron, loin de se soumettre sans conditions aux dieux, sait bien traiter avec le monde divin. Il essaie d'instaurer un exceptionnel climat de concorde entre les hommes et les dieux, pour faire une promesse solennelle d'accorder une récompense — le sacrifice de Britannicus?— à la divinité si celle-ci donne préalablement ce qui lui a été demandé. Les dieux conviés devaient en retour se montrer favorables. En rompant avec Britannicus, Agrippine, Burrhus, avec tout ce qui, en lui, l'empêchaient de se trouver lui-même, Néron prépare le terrain propice à l'influence des dieux sur son esprit. En rendant les dieux complice de son complot, toutes ses scélératesses auraient l'autorité du ciel qui en transmettrait l'exemple à la terre.

Mais quelles sont ces divinités conviées au festin de Néron? Nous posons cette question avec saint Augustin, lecteur de Tite-Live, qui rejette cette

cérémonie païenne comme « sacrilège » :

Où étaient-ils quand, lors d'une très grave épidémie, le peuple fatigué de cette longue et très dure épreuve, jugea bon d'offrir à ces dieux inutiles des *lectisternes*, cérémonie nouvelle et jusqu'alors inédite? Or on dressait des lits en leur honneur, d'où ce nom sacré ou plutôt sacrilège¹⁰.

C'est en visant l'aspect spectaculaire de cette « cérémonie nouvelle et jusqu'alors inédite » que saint Augustin parle de sacrilège. Il n'est pas inutile de rappeler ici que l'archaïsme romain ne connaissait pas les images divines, c'est des Grecs et des Étrusques que la cité tenait cet anthropomorphisme et à mesure qu'elle importait et adoptait chez elle le culte des voisins, les statues, les *simulacra*, firent leur apparition. Pour Augustin, ces *simulacra* d'apparence humaine ne sont autres que des emblèmes de l'imposture des dieux-démons, dont le culte se donne pour salutaire dans les temples, mais qui s'avèrent des esprits immondes dans les solennités cultuelles, surtout au théâtre:

[...] quel autre Esprit peut pousser les méchants par des impressions secrètes à commettre des adultères, et s'en repaître lors qu'ils les ont commis, que celui qui se plaît aussi à ces mystères impurs; qui dresse dans les temples les images des démons (*simulacra daemonum*), et aime dans les jeux celles des vices (*simulacra vitiotum*); qui murmure en secret quelques paroles de justice pour surprendre le petit nombre de gens de bien, et expose en public les amorces de la volupté pour s'assujétir le nombre infini des méchants¹¹.

Nous les reconnaissons bien là : les commensaux du lectisterne qui s'exhibent à la vue des hommes sous leur aspect anthropomorphe sont —du point de vue moral et rationnel de saint Augustin— « de vains simulacres, d'immondes esprits, de pernicious démons¹² », qui correspondent, dans la classification établie par Varron que reprend l'auteur de *La Cité de Dieu*, « des dieux de la poésie et du théâtre¹³ », producteur d'une *theologia theatrica*. Ces dieux sont incapables d'assurer les biens de la vie matérielle pour lesquels on les invoque, encore moins ceux de la vie spirituelle, dit Augustin :

Que le vrai Dieu plutôt nous garde d'une si monstrueuse et si sacrilège démence!
Eh quoi! Demander la vie éternelle à ces dieux qui se complaisent et s'apaisent en
la célébration publique de leurs crimes¹⁴?

En fait, ces dieux n'ont rien fait pour assurer la grandeur de Rome. Pourquoi ne prescrivaient-ils aucune législation morale, ni ne se souciaient-ils des mœurs de leurs adorateurs? Parce que ce sont des dieux qui se communiquent à leurs adorateurs, en se représentant comme des natures corrompues, répond l'évêque d'Hippone :

Serait-ce que la société d'hommes criminels, quand ils s'insinuent en nos affections et nos assentiments, serait une souillure pour notre vie, tandis que la société de démons dont le culte consiste à honorer leurs crimes, ne la souillerait pas ? S'ils sont vrais, quelle malice chez les dieux; s'ils sont faux, quelle malice chez les hommes¹⁵ !

III. *Le fatum*

Néron s'associe ainsi aux divinités qui n'ont aucune mission de conduire les hommes vers une sainteté qui pourrait leur procurer les biens du monde futur ou les détourner de fautes qui leur mériteraient d'éternels supplices. Pauvre Burrhus, qui lui fait en vain des remontrances sur ses choix pour l'avenir :

Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs, par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés. (v.1341-1346)

Dès lors, Néron n'a qu'à s'abandonner au démoniaque pur, comme l'annonce dans l'instant sa mère Agrippine :

Poursuis, Néron, avec de tels Ministres.
Par des faits glorieux tu te vas signaler.
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.

Ta main a commencé par le sang de ton Frère.
 Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta Mère. (v.1692-1696)

Et voici le retour des Furies, *Erinyes*, sur la scène racinienne, dans la prophétie visionnaire d'Agrippine :

Tes remords te suivront comme autant de furies.
 Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
 Ta fureur s'irritant soi-même dans son cours
 D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours. (v.1703-1706)

Les Furies qui apparaissent ici, dans *fatum* — qui veut d'ailleurs dire, en un premier sens, « prédiction », et dans un deuxième sens, « destin » —, ramène Néron au monde de *fabula*. Ces Erinyes qui jouaient un rôle important dans l'aventure d'Oreste sont de retour, et font sortir Néron du temps historique pour rentrer dans le temps du mythe. Comme Oreste qui se livrait au « transport » — auquel Racine a substitué « destin » dans sa dernière édition — pour être en proie aux Furies vengeresses, Néron, conduit par « sa propre fureur », tuera sa mère et sera éternellement poursuivi par les Furies tenant des fouets et des torches ardentes¹⁶.

Nous savons que le départ de Junie chez les vestales est impensable dans le monde romain. Il n'en reste pas moins intéressant de relever l'atmosphère culturelle dans laquelle se déroule le dénouement.

Ils la mènent au Temple, où depuis tant d'années
 Au culte des Autels nos Vierges destinées
 Gardent fidèlement le dépôt précieux
 Du Feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux. (v.1764-1766)

Le moment du choix de leur destinée — celle de Junie, de Néron, d'Agrippine — est guidé par leurs dieux et fait hors du temps historique. Les dieux, ces gardiens de l'existence de Néron, sont préposés à l'accomplissement intégral de tout ce qui est compris dans ce choix. Il nous reste quand même assez d'inquiétude pour vouloir l'accomplissement de cette nouvelle destinée de Néron. Agrippine dit avec un brin d'espoir :

Mais Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports.
 Voyons quel changement produiront ses remords,
 S'il voudra désormais suivre d'autres maximes. (v.1785-1787)

Et Burrhus d'implorer en vain les dieux :

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes! (v.1788)

IV. L'Antéchrist

Ainsi le monstre naissant s'élèvera-t-il jusqu'au mythe. Ses transports, ses passions, ont une portée transcendante. Néron doit épuiser ce qu'il reste de péché à commettre, comme il a besoin de recommencer indéfiniment le péché. Tacite et Suétone rapportent la légende de *Nero redivivus*, selon laquelle Néron n'était pas mort, mais vivait encore dans quelque lieu inconnu et inaccessible, conservant toute sa vigueur et toute sa cruauté dont il devait un jour faire ressentir les effets aux serviteurs de Dieu¹⁷. En racontant cette légende, saint Augustin essaie d'interpréter ce qu'écrit saint Paul aux Thessaloniens, à propos de l'Antéchrist. L'apôtre dit que cet homme de péché, cet enfant de perdition, cet ennemi de Dieu, s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, et de ce qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour un Dieu, et recevoir les respects qui ne sont dus qu'à Dieu¹⁸. Cet impie portrait que saint Paul a tracé paraît si ressemblant à Néron, que le nom de Néron est irrémédiablement associé à celui de l'Antéchrist. Et pour l'évêque d'Hippone, l'Antéchrist ne peut pas être dissocié de l'empire romain tombé aux mains des *daemones* :

Certains estiment qu'il s'agit là de l'empire romain; si l'apôtre Paul n'a pas voulu le dire clairement c'est pour ne pas encourir l'accusation calomnieuse de souhaiter du mal à l'empire romain dont on espérait qu'il serait éternel; et les mots : *Dès maintenant, en effet, le mystère d'iniquité est à l'œuvre*, désigneraient Néron, dont les œuvres apparaissent comme celles de l'Antéchrist; d'où plusieurs conjecturent que lui-même ressuscitera pour être l'Antéchrist¹⁹;

Augustin n'a jamais eu d'admiration pour la grande Rome, la *Roma aurea*, et ne cesse pas de rappeler les catastrophes subies par Rome au temps du

paganisme, notamment l'incendie par Néron. Il assimile la ville de Rome à la cité terrestre, dominée par la passion de dominer, *dominandi libido dominatur*. De là, il va jusqu'à dire que Rome est une seconde Babylone, qui signifie « confusion », la cité du démon²⁰. Le monde ne peut organiser que des Babylones, dont « le premier fondateur fut un fratricide », le meurtre d'Abel par Caïn, et l'histoire de Rome a reproduit l'archétype : Romulus tué par son frère Remus²¹. En effet, comme Junie l'a suggéré —« depuis tant d'années »—, la mère de Romulus et de Remus étant une vestale, le culte de Vesta nous fait remonter le temps jusqu'à la fondation de Rome. La Rome babylonienne couvre la scène racinienne de son ombre. Par plus d'un trait, celle-ci évoque « la cité terrestre » telle que la décrit saint Augustin :

Ainsi agissant tous ceux qui ne recherchent pas la volonté de Dieu mais la leur, ne vivant pas avec un cœur droit mais pervers, et qui pourtant offrent à Dieu leurs présents, s'imaginant par là acheter ses faveurs non pour guérir leurs passions dépravées, mais pour les satisfaire. Tel est le propre de la cité terrestre : honorer Dieu ou les dieux afin de régner par leur secours dans les victoires et la paix terrestre, non par la charité qui se dévoue mais par la passion qui domine²².

La Rome de *Britannicus*, cette cité terrestre, est bâtie sur l'amour de soi comme idolâtrie. C'est ainsi que le démoniaque est à la fois intérieur et extérieur à Néron. La naissance du monstre ne représente rien d'autre que le moment de coexistence du démon et de son être. Le « monstre naissant » affirme la réalité du démon comme celle d'un être, non pas comme d'un simple principe. Sa monstruosité foncière serait donc un acquis.

Notes

1. Voir Saint Augustin, *La Cité de Dieu* (par la suite abrégé en *De civ. Dei*), 4e éd. Dombart, Paris, Coll. Bibliothèque Augustinienne, 1959-60, II,19-29.
2. *Ibid.*, II,22.
3. *Ibid.*, V,19.
4. J.Racine, *Andromaque*, *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t.I, éd. de G.Forestier, 1999, III, 1, v.777-780.
5. J.Racine, *La Thébaine ou les Frères ennemis*, *op.cit.*, III, 2, V. 687-696.
6. Suétone, *Vies des douze Césars*, VI, « Néron », XXXIII, traduction de M. Cabaret-Dupaty, Paris, 1893, avec quelques adaptations de J. Poucet, Louvain, 2001.
7. Tacite, *Annales*, XIII, xvi, traduction d'après E.Burnouf, et annotation par Henri

- Bornecque, Flammarion, Paris, 1991.
8. Tite-Live, *Histoire romaine*, V, 13, 4-8, traduction de G. Baillet, Paris, 1969. Tite-Live nous a laissé les deux descriptions les plus circonstanciées du rituel, celle du premier lectisterne en 399 av.J.-C., et celle du plus mémorable en 217 av.J.-C.
 9. Estienne Sylvia, « Vie et mort d'un rituel romain. Le lectisterne », *Hypothèses*, 1/1997 0, p. 20. C'est l'auteur qui souligne.
 10. *De civ. Dei*, III, 17.
 11. *Ibid.*, II, 26.
 12. *Ibid.*, VI, Préface.
 13. *Ibid.*, VI, 6.
 14. *Ibid.*
 15. *Ibid.*
 16. Suétone, *Vies des douze Césars*, VI, « Néron », XXXIV.
 17. Tacite, *Annales*, II, viii; Suétone, *Vies des douze Césars*, VI, « Néron », LVII.
 18. *2^e Épître aux Thessaloniens*, 2, 1-11.
 19. *De civ. Dei*, XX, 19.
 20. *Ibid.*, XVII, 16 ; XVIII, 2, 22.
 21. *Ibid.*, XV, 5.
 22. *Ibid.*, XV, 7.